

Cimetière des croisés : comment la recherche mène l'enquête



Source [lejournal.cnrs.fr] Yves Gleize, archéo-anthropologue, et François Bon, directeur du Centre de recherche français à Jérusalem, nous parlent des enjeux scientifiques des fouilles du cimetière des croisés d'Atlit, en Israël, et du rôle des laboratoires français implantés à l'étranger dans ce type de recherches.

Les fouilles du cimetière chrétien d'Atlit, au nord d'Israël, [présentées aujourd'hui dans une vidéo de CNRS Le journal en partenariat avec Le Monde](#), offrent un témoignage exceptionnel sur les pratiques funéraires des croisés. L'occasion de se pencher sur l'archéo-anthropologie funéraire, votre spécialité. Quelle est sa finalité ? Yves Gleize¹ : L'objectif est d'éclaircir les coutumes funéraires et la place des morts dans les cultures du passé. Nous nous penchons pour cela sur les restes matériels issus des contextes funéraires et restituons les pratiques en observant la position des ossements et du mobilier archéologique, puis en croisant ces données avec celles qui nous renseignent sur l'identité biologique des défunts, c'est-à-dire sur leur âge, leur sexe et parfois les circonstances de leur mort. On n'enterre pas tout le monde au même endroit, ni de la même façon, à une même époque. Connaître les rituels qui accompagnent l'inhumation des corps, la typologie des tombes, leur orientation..., s'avère une source d'information capitale pour éclairer le fonctionnement d'un groupe humain, mettre en évidence des stratégies culturelles, économiques, politiques.

Sur quelle période travaillez-vous de préférence ?

Y. G. : Le Moyen Âge. Et je m'intéresse tout particulièrement aux contextes où se sont produits des contacts entre différentes cultures, comme l'Éthiopie médiévale où les zones chrétiennes, musulmanes et païennes étaient attenantes et où les pratiques funéraires propres à ces communautés ont évolué et se sont parfois mélangées. De même, le Proche-Orient du temps des croisades est très intéressant puisque, de la prise de Jérusalem par l'armée franque en 1099 à la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291, des centaines de milliers de Chrétiens venus de tout l'Occident ou presque ont été en contact avec des Chrétiens d'Orient et, bien entendu, des populations musulmanes. En Europe, l'Église exigeait à l'époque qu'un chrétien soit inhumé dans le cimetière de sa paroisse. Nous aimerions savoir si ce modèle s'appliquait systématiquement dans les royaumes latins en Terre sainte, sachant que les dépouilles des Chrétiens (chevaliers et soldats croisés, pèlerins, marchands...) n'étaient pas ramenées en Europe mais inhumées sur place.

Le matériel archéologique disponible pour étudier les pratiques funéraires dans l'Orient latin est-il abondant ?

Y. G. : Des tombes ont été mises au jour à Césarée, Jérusalem, Tel Jezreel, al-Qubeiba... Mais les espaces fouillés font un peu figure de « timbres-poste » en comparaison du cimetière de 7 500 m² que nous fouillons depuis 2015 à Atlit, à une douzaine de kilomètres au sud de Haïfa. Cet ensemble exceptionnel de près de 2 000 tombes jouxte Château-Pèlerin, une forteresse bâtie en 1218 pour consolider les positions des croisés sur le littoral et protéger les convois et les pèlerins en provenance de Saint-Jean-d'Acre. C'est le plus grand et le mieux conservé des cimetières des royaumes latins d'Orient.

Les données déjà en votre possession vous permettent-elles de vous faire une idée des pratiques funéraires réservées aux hommes, aux femmes, aux enfants et même aux jeunes enfants enterrés à cet endroit ?

Y. G. : Oui. D'abord, comme en Occident, nombre de tombes ont été recoupées par de nouvelles sépultures.

Dans la plupart des tombes étudiées, par ailleurs, les corps sont enterrés sur le dos, ce qui correspond également à la tradition chrétienne. En revanche, les tombes ne sont pas orientées est-ouest et les orientations choisies demeurent, pour l'instant, une énigme. De même, le cimetière a probablement accueilli des pèlerins, comme le suggère l'homme âgé enterré les mains en position de prière et, semble-t-il, avec un bâton de pèlerin. Et rien n'assure que les défunts étaient tous d'origine européenne. Des populations locales chrétiennes ou christianisées, venues de villages en lien avec le château, ont aussi pu être enterrées ici. Quant à la présence éventuelle de tombes musulmanes, aucun élément, pour l'heure, n'étaye cette hypothèse.

Diriez-vous qu'un souffle neuf anime l'archéologie des croisades ?

Y. G. : Après les travaux – qui ont apporté des connaissances archéologiques exceptionnelles – menés notamment par l'archéologue israélien Eliezer Stern dans les années 1990 à Saint-Jean-d'Acre (qui était au XIII^e siècle la vraie capitale du royaume de Jérusalem), il existe un vrai renouveau depuis le début des années 2010 grâce aux fouilles d'une équipe française à Césarée et celles d'une équipe israélo-allemande à Arsur. Outre les résultats apportés par l'archéologie préventive, on peut encore citer les recherches conduites actuellement par l'université de Haïfa sur le château de Montfort (dans le nord du pays) qui fut le siège des chevaliers de l'ordre teutonique de 1227 à 1271, et celles d'une équipe française, en collaboration avec des Israéliens, sur le château hospitalier de Belvoir (en Galilée).

Les investigations archéologiques menées sur le site de Belvoir et sur celui d'Atlit se déroulent en étroite collaboration avec le Centre de recherche français à Jérusalem (CRFJ). Comment fonctionne cette structure qui joue un rôle pivot dans le développement des fouilles en Israël ?

François Bon² : Le Centre est ouvert à toutes les sciences humaines et sociales, mais l'archéologie occupe une place privilégiée dans nos activités de recherche. Le fait d'être implanté en Israël nous permet de nourrir au long cours des relations avec des archéologues locaux et des institutions scientifiques comme l'Israel Antiquities Authority, liée au CNRS par une convention. L'étude de l'Orient latin est l'un de nos thèmes clés avec la question de la néolithisation du Levant Sud (le « moment » qui a vu basculer dans la sphère des agriculteurs des groupes humains qui vivaient de la chasse et de la collecte depuis des dizaines de millénaires) et celle des sociétés de l'âge du bronze.

Le CRFJ, sous tutelle du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères et du CNRS, a le statut d'unité mixte des Instituts français de recherche à l'étranger (Umifre). En quoi [le réseau des Umifre](#) s'avère-t-il un outil précieux pour l'archéologie médiévale ?

F. B. : La France est le seul pays à disposer d'un tel réseau de laboratoires implantés à l'étranger. La très grande utilité de ce dispositif, présent sur les cinq continents avec une forte concentration sur une bande qui s'étend de Rabat à Kaboul et de la Turquie à l'Éthiopie, est d'offrir à des archéologues rattachés à des unités CNRS, à des doctorants et à des post-doctorants, la possibilité de bénéficier de séjours longs (ou bien de séjours courts mais répétés) au plus près de leur terrain de recherche, chaque unité étant un lieu qui les aide sur le plan administratif, conserve leur matériel de fouilles, organise des ateliers scientifiques, des séminaires de formation, voire des colloques...

Notes

- ¹ Archéo-anthropologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventive (Inrap) et membre du laboratoire Pacea - De la préhistoire à l'actuel : culture, environnement et archéologie (CNRS/Université de Bordeaux/Ministère de la Culture et de la Communication).
- ² Préhistorien, directeur du Centre de recherche français à Jérusalem.